

# Abu Ghraïb : le spectacle de la torture

Sureyya Evren\*

**O**n sait que les enfants incapables de ressentir la douleur physique se blessent tout le temps et qu'ils ont tendance à mourir jeunes : il faut les surveiller de plus près que d'autres. En d'autres termes, leur absence de douleur n'est pas une chance, mais un malheur.

À l'inverse, l'adulte qui ne peut ressentir aucune douleur est en général considéré comme une figure mythologique, un superman. Dans les films et les romans d'aventure, les héros subissent des opérations chirurgicales spéciales afin que leurs systèmes nerveux ne puissent plus ressentir de douleur. Après quoi, les voilà en butte aux pires défis et, parce qu'ils ne ressentent aucune douleur, il s'avère impossible de les torturer. On présente l'absence de douleur comme un avantage surhumain. Pourtant, mêmes dans de telles fictions, ces personnes sans douleur souffrent. On les utilise par exemple comme tueurs, ou au front, ou pour les tâches les plus difficiles ; et ensuite on les jette. Lorsque les voilà capturés, l'ennemi crée de nouvelles techniques pour découvrir leur point faible. C'est alors que l'on comprend qu'ils ont perdu, en même temps que leur capacité à ressentir la douleur, leur humanité. On peut avoir peur d'eux, on ne peut guère en avoir pitié. Ce serait bien difficile ; leur absence de sensibilité, leur déshumanisation les séparent des concepts de bien et de mal.

---

\* Sureyya Evren est un écrivain turc. Il a publié quatre romans et trois anthologies de nouvelles, en turc. Sa dernière anthologie a été publiée en septembre 2004. Il est l'un des fondateurs du Collectif Anarchiste Karasın à Istanbul, qui est aussi une maison d'édition. Evren a collaboré avec son ami Rahmi à une anthologie d'essais politiques, et à un livre sur le mouvement anti-globalisation et sa théorie. Il a étudié les liens entre l'anarchisme et la pensée post-structuraliste. Evren est à présent rédacteur du magazine post-anarchiste *Siyahi* d'Istanbul, qui se concentre sur la littérature, l'art contemporain et la théorie politique. Cet article est paru en anglais dans *Anarchist Studies*, 1/2005.

Le héros sans douleur est un homme-robot, aussi étranger qu'un androïde ; cette tragédie ne constituait-elle pas l'un des thèmes principaux de *Blade Runner* ?

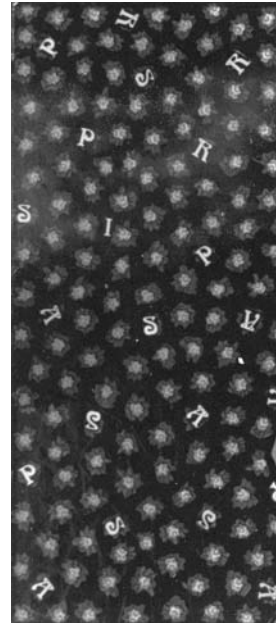
Cette caractéristique bizarre peut même, dans certains contextes, devenir un spectacle forain. L'histoire d'Edward H. Gibson<sup>1</sup> en donne une fascinante illustration. Né à Prague, il fut atteint au crâne à l'âge de sept ans par une pièce de métal, qui pénétra profondément. Il courut chez lui, à cinquante mètres de là, où son père la lui enleva. Il ne sentit pas grand-chose sur le coup, dit-il, hormis une migraine qui dura plusieurs jours. Cependant, sa vie désormais ne subit plus les peines électrochimiques de la chair. Il connut la douleur jusqu'à sept ans, et plus jamais après.

Son cas se situe donc à l'opposé de celui de la plupart des victimes de tortures qui, pendant leur captivité, se souviennent de ce que c'est que de ne pas souffrir, tout en souffrant atrocement.

Gibson essaya de voir quel profit il pourrait tirer de son don et décida de jouer un rôle unique dans l'histoire du show-business américain. Il prit le nom de scène de « pelote à aiguilles humaine », dans les années 20. Il passa près de deux ans dans les cabarets d'Amérique. Deux fois par jour, vêtu seulement d'un short, Gibson arrivait sur

1. Les détails de l'histoire d'Edward H. Gibson viennent du livre de David B. Morris, *The Culture of Pain*, University of California Press, 1991, pp.12-15.

2. Il faut peut-être ici se souvenir de Bob Flanagan (27 déc. 1952-4 jan. 1996), un écrivain, poète, artiste et comique américain. Il souffrait de sclérose en plaques, et utilisait des techniques sado-masochistes pour transformer sa douleur en plaisir et en art. Certaines de ses « performances » inclurent de remarquables actes de masochisme (au moins une fois il planta des clous à travers son propre scrotum tout en racontant des histoires drôles). D'aucuns affirment qu'il tuait la douleur de la maladie par la douleur créée du masochisme.



scène et demandait au public de lui planter des aiguilles n'importe où, hormis dans le pelvis et l'abdomen. Près d'une soixantaine d'aiguilles, soigneusement stérilisées, étaient insérées, jusqu'au bout. Puis, toujours devant le public, Gibson les enlevait méthodiquement, une par une. Ce spectacle oublié dans l'histoire de la scène américaine fit le tour des théâtres et des cabarets pendant dix-neuf mois. Le plus important était qu'il n'y avait absolument aucun truquage. L'absence de tromperie dans cette exhibition d'insensibilité à la douleur ne valut pourtant pas beaucoup d'admirateurs à Gibson. Dont le cas marque un point bien particulier du show business : il présentait un spectacle où la torture, réelle, devenait un spectacle auquel le public participait<sup>2</sup>.

Gibson voulut aller plus loin. Il prépara donc une reconstitution de la Crucifixion. Il fabriqua une croix et quatre clous aigus plaqués or. Au jour dit, « la pelote humaine » écarta ses bras sur la croix. Un homme enfonça le premier clou au travers de la paume de Gibson, et une femme dans le public s'évanouit illico.

Peut-être ceci était-il un défi d'un humain sans douleur à son Dieu. Ou peut-être encore ce pont de douleur le fit-il passer de simple mortel à prophète, et de là à dieu. Ou peut-être ce nouveau spectacle représentait-il simplement « l'évolution naturelle » de sa carrière commerciale.

Gibson l'homme sans douleur, un « monstre », un « marginal », n'était qu'un spectacle sur les scènes américaines. Son histoire se prête toutefois à bien des comparaisons avec le monde contemporain.

L'insensibilité à la douleur morale a elle aussi été considérée comme une sorte d'« anormalité ». Et elle a servi à légitimer des attaques contre des gens jugés assez barbares pour n'avoir aucune sensibilité à la souffrance morale. De par leur incurable amoralité, ces « autres » méritent, ou plutôt ont même besoin d'une occupation par un autre pouvoir.

Les concepts modernes de civilisation et d'évolution dans le monde occidental posent le schéma d'une hiérarchie progressive des cultures et des peuples. Ce schéma place les étrangers incapables de honte au plus bas niveau : voyez ces vieilles cultures, rétrogrades, dénuées du moindre self-control ! Nombre d'écrivains euro-centriques rendent responsables leur propre passé – l'Europe médiévale – ainsi que les peuples et les cultures indigènes hors de l'Europe de ne pas ressentir assez de honte, et donc d'être primitifs et sous-développés. Ces peuples « rétrogrades » se comportent de manière plus publique dans des domaines tels que la nudité, la sexualité, l'urination, etc. Les peuples de l'Europe médiévale ou les « peuples non civilisés » étaient, sous cet angle, considérés comme puérils. Norbert Elias, par exemple, suggéra que les structures émotionnelles et la conscience des peuples non civilisés sont puériles parce

qu'elles répètent les processus par lesquels les peuples civilisés sont passés dans l'histoire. Selon cette perspective linéaire, la vérité des sociétés civilisées est une vérité que les sociétés non civilisées ne pourraient jamais réaliser et la honte n'est présente qu'à un haut niveau de culture. La honte est fondée sur la suppression des pulsions sexuelles – une telle suppression n'est pas présente dans la nature humaine et n'apparaît que dans une culture de progrès<sup>3</sup>.

De telles théories légitiment l'esclavage et les pratiques coloniales qui affirment avoir pour but de civiliser les sans-honte. Ces étrangers sans honte, avec leur politique primitive du corps et leur manque de self-control, représentent une étape très ancienne du progrès humain. L'occupation est donc, sans le moindre doute, une bonne manière de les guider dans l'apprentissage de l'acquisition de la honte et du self-control.

Bagdad, la ville des harems et des fantasmes des Mille et Une Nuits, a déjà souvent servi de cible à cette approche. Mais de nos jours, comme le montrent les sévices de la prison d'Abu Ghraïb, la notion d'un seuil de honte est utilisée pour créer une forme radicalement différente de légitimation.

Elle suit la même logique. Nous constatons la même politique d'occupation, le même schéma linéaire, le même orgueil. Cependant, aujourd'hui la signification de la honte fonctionne dans l'autre sens.

Les consultants américains analysant les Arabes et les Irakiens en conclurent

3. On lira la discussion de cette thèse d'Elias et d'autres dans Hans Peter Duerr, *Der Mythos vom Zivilisationsprozess : Band I, Nacktheit und Scham*. Duerr cite nombre d'exemples permettant de critiquer le mythe des indigènes et de l'Europe médiévale primitive sans honte.

que les Arabes étaient trop conservateurs dans leurs attitudes sexuelles. La sexualité et en particulier l'homophobie étaient leurs points faibles. Ce que les autorités américaines décidèrent d'exploiter dans leurs interrogatoires. Elles se concentrèrent sur la création de scènes humiliantes à caractère sexuel. Dans les fantasmes de torture créés à Abu Ghraïb, les forces américaines reproduisirent presque parfaitement des images pornographiques banales. Des scénarios tels que la scène de pisse, la femme tenant un homme en laisse, les sous-vêtements mis sur un visage pour être sentis, un groupe d'hommes nus allongés les uns sur les autres, étaient des possibilités sexuelles et pornographiques familières aux citoyens de la civilisation.

L'échelle de valeurs a été inversée ; l'absence de honte ou de self-control ne révélait plus un niveau primitif, c'était au contraire leur présence intense qui le prouvait. Les soldats américains affirment que la scène spécifique de la laisse ne constituait pas seulement une humiliation des prisonniers irakiens, mais suggérait en outre que les prisonniers sont des primitifs qui ne comprennent pas la sexualité moderne et qui sont trop vite blessés par des actes sexuels simples. Le caractère primitif était prouvé par l'incapacité à se conformer aux nouvelles normes de honte des sociétés post-révolution sexuelle.

Il fut un temps où circulaient des images orientalistes, mythologiques, des harems de Bagdad. Elles évoquaient des scénarios tels qu'un homme et quatre femmes, des orgies fantastiques et des bains où tout était plaisir, des femmes en esclavage sexuel volontaire, des hommes paresseux et en érection permanente, des relations de pouvoir utilisées pour le plaisir : bref, une image éblouissante d'un peuple sans civilisation. Plus tard, grâce à la modernisation à l'occidentale, ce

peuple réussit, en partie, mais lentement, à se hisser jusqu'à la civilisation. La modernisation exigeait que chaque homme n'ait qu'une femme. Et, à la place de l'ancienne culture obsédée par le sexe, une culture du travail fut imposée, avec une vie sexuelle réglée. Toujours plus de contrôle, plus de honte, plus de civilisation.

Aujourd'hui, Bagdad est à nouveau hors de la civilisation. Mais, cette fois-ci, parce que ses habitants éprouvent trop de honte. Les Irakiens, ou les Afghans, sont jugés moins civilisés, voire pas civilisés du tout, parce qu'ils sont incapables de comprendre les niveaux contemporains de honte auxquels ils doivent s'adapter et qu'ils doivent ressentir. Ce qui montre quelle longue route ils ont à parcourir avant d'arriver à la civilisation...

Alors que le monde « civilisé » s'occupe d'aider ceux qui veulent avoir des sous-vêtements féminins sales sur le visage, alors que les tabous s'écroulent, alors que tous les comportements jadis condamnés comme païens sont à présent adoptés, alors que les identités sexuelles se brouillent et que les frontières disparaissent, alors que les alternatives sadomasochistes deviennent plus détaillées, plus banales et plus publiques et créent même leurs propres institutions, alors que chaque fétiche se voit attribuer ses droits, ce monde « non civilisé » en Irak présente des exemples de sexualités vus comme des maladies à traiter. L'extrême sensibilité sexuelle des Irakiens est lue comme le signe évident de leur manque de civilisation ; c'est à partir de là que l'oppression commence.

Dans le monde « civilisé », les seuls démons sexuels sont les actes sexuels qui violent les droits humains, par exemple les violences contre les enfants. Une différence sexuelle n'est pas par elle-même condamnable parce qu'elle n'est

pas normale, elle n'est condamnable que si elle enfreint les droits de l'homme. Mais qui donc est un homme ?

Bien sûr, ces prisonniers irakiens torturés, et d'autres, ne sont pas accusés d'incapacité à prendre plaisir aux actes qu'on les force à commettre, précisément parce qu'on les y force. Néanmoins, c'est comme si tout ce scénario avait pour but de leur enfoncer dans le crâne que la sexualité est un sujet trop brûlant pour eux, et qu'ils souffrent d'une homophobie primitive. C'est comme si, pendant la torture, non seulement ils souffrent, mais en plus on leur dit qu'ils sont trop sauvages pour être masochistes !

Le masochisme requiert un environnement de liberté mutuelle, où des volontés se rejoignent mutuellement dans le plaisir. Dans le roman classique de Leopold von Sacher-Masoch, *La Vénus à la fourrure*, les deux héros, Wanda et Séverin, pensent partir vivre leurs fantasmes de maître et d'esclave dans un pays étranger, car ils ne croient pas pouvoir le faire dans leur propre ville. Séverin, l'esclave, propose à Wanda d'aller dans un pays où l'esclavage existe encore : en Orient, en Turquie. L'idée de ce voyage en Orient pour savourer librement l'esclavage plaît à Wanda, au début. Ensuite elle change d'avis et refuse

de signer le contrat à Istanbul. « Non, dit-elle, j'y ai pensé. Quelle valeur aurait la possession d'un esclave là où tout un chacun possède des esclaves ? Ce que je veux, c'est avoir un esclave, mais moi seule, ici, dans notre monde digne, philistin. Un esclave qui ne se soumette sans recours à mon pouvoir qu'à cause de ma beauté et de ma personne, plutôt qu'à cause de la loi, du droit de la propriété, ou de la force. Voilà ce qui m'attire. »

L'humiliation sexuelle pendant la torture n'a rien de nouveau<sup>4</sup> et la torture à l'étranger par des forces américaines a été vue en d'autres pays<sup>5</sup>, avant la guerre d'Irak. Évidemment, l'armée américaine n'a pas été la première à introduire la torture au Moyen-Orient. Abu Ghraïb, jadis l'un des centres de tortures de Saddam, montre à présent sa loyauté au Pouvoir en abritant de nouveaux bourreaux.

Ce qui est nouveau, c'est le nombre d'images de torture en circulation. Le spectacle de la torture est peut-être plus frappant encore que la torture elle-même. Les angles et les scènes de ces images sont frappants. Et la vaste diffusion de ces images est un fait complètement nouveau... Deux millions de visites pour une image de torture politique réelle, c'est stupéfiant. Pour le monde « civilisé », ces événements présentent peut-être quelques problèmes et quelques exemples de comportement répréhensible. Les internautes du monde « civilisé » étaient-ils le véritable public ciblé par ce spectacle de torture ? Qui sait ?



4. On trouvera une remarquable description de cet aspect de la torture dans *Un homme* d'Oriana Fallaci. NDT.

5. On sait à présent que l'armée américaine a beaucoup appris de l'armée française dans ce domaine, laquelle tenait part de ses connaissances des nazis. NDT.



Le monde « non civilisé » a de meilleures raisons de penser qu'elles lui étaient destinées.

Un article suggère que les méthodes de torture utilisées en Irak ressemblent à celles présentées dans un manuel d'interrogatoire de la CIA produit quarante ans plus tôt au Vietnam. Ce manuel dit : « Menacer d'infliger la douleur est un outil d'interrogation de loin plus efficace que l'infliger réellement. » Et les autorités militaires américaines d'inclure alors de plus en plus de prisonniers dans leur show, et de créer ainsi bien plus de victimes de la torture à partir desquelles le bourreau peut construire son spectacle.

Les photographies d'Abu Ghraïb ne montraient pas les pires applications de la torture. En parlant de l'Irak, nous parlons d'un pays et d'une région où la torture systématique était une institution, il y a peu. Nous regardons des photographies prises en des lieux où la torture était banale. Et si nous sommes de cette région, nous savons qu'avoir un voisin, un ami, un membre de notre famille

torturé n'a rien d'exceptionnel. Les gens qui se sentent menacés par de telles photographies ont grandi au sein d'histoires de torture bien plus terrifiantes. Ni Abu Ghraïb ni Guantanamo ne seraient classées très haut dans un palmarès des Grands Centres de Torture du Monde. Les forces américaines connaissent d'ailleurs des formes bien pires de torture, puisqu'elles les ont appliquées plusieurs fois, comme tant d'autres États, tant d'autres armées. Et elles ont donné des cours sur le sujet à nombre de bourreaux du monde « non civilisé ».

### La torture dans le spectacle

Souvenons-nous des premières images qui arrivèrent d'Abu Ghraïb.

Une scène de torture dans laquelle Lynndie R. England jouait son rôle avec enthousiasme fut l'une des premières images d'Abu Ghraïb que j'ai vues. Je m'étais attendu à des images où des soldats masculins des troupes d'occupation violent des femmes, puisque c'est cela qui arrive dans la plupart des guerres. Quelques exemples irakiens de ces images de viol typique peuvent être trouvés sur l'Internet, et sont probablement archivés quelque part, comme le suggèrent les autorités. Mais, même si elles existent, ces images ne jouent pas un très grand rôle dans ce show, car elles ne sont précisément que typiques.

Les photos d'England : une femme, cigarette à la bouche, montrant du doigt les organes génitaux d'un « indigène » nu, au visage caché par un sac. Elle ne fait rien de plus, elle se contente de montrer du doigt ; pourtant la photographie donne une terrible impression de torture. La position de ses mains suggère qu'elle tient une mitraillette. Nous regardons une femme occupante, montrant des pénis capturés nus et faisant le geste de leur tirer dessus à la mitraillette... et en

même temps le geste de ses mains, et sa manière de se tenir debout avec son pied gauche en avant, et de se pencher légèrement vers les pénis nus me rappellent une scène plus banale, où un animateur présente un nouvel invité sur la scène. Applaudissements, applaudissements. Jusqu'à ce que nos paumes explosent...

Avec ces photos, la torture entre dans le monde spectaculaire du vingt-et-unième siècle et se glisse sans effort dans le show-business.

Le bourreau féminin d'un pays « civilisé », avec ses droits inaliénables de la femme, nous montre les pénis sauvages qu'elle a capturés, souriante, peut-être au son d'une musique de fond. N'importe... c'est un spectacle fascinant. Un spectacle qui menace beaucoup, beaucoup de monde. Et le but de ces images n'est pas de dévoiler les aspects terrifiants de la torture en Irak. Mais l'inverse : elles révèlent de quelle façon tous les spectacles sont torture. Tous ces spectacles télévisés, ces compétitions, ces scènes, ces applaudissements sans raison contiennent tous de la torture. Le spectacle de la torture montre la torture dans le spectacle.

Bien sûr, il est possible de se demander : Comment regardions-nous jadis le spectacle de la torture, comment le regardons-nous aujourd'hui ?

Le spectacle de la torture est souvent une étape du processus de la torture. Parfois, vous entendez les cris des autres victimes en attendant votre tour, et ces messages directs vous font ressentir la torture que ressent votre frère/sœur/compagnon. Sous l'Inquisition, l'une des premières institutions à exploiter la technique de la torture, différentes étapes furent créées pour briser les résistances. Dans certains cas, la première étape consistait à menacer la victime de la possibilité de la torture. Comme le savent

les bourreaux modernes, la menace suffit souvent à obtenir le résultat souhaité. L'Inquisition passait à l'étape suivante si la menace verbale n'avait pas suffi, et la victime se voyait emmenée à la chambre de tortures, où les instruments de torture étaient exposés. Ces lieux sombres engendraient la peur, l'horreur, le désespoir. Montrer les instruments de torture et les bourreaux était la deuxième étape de la torture. La possibilité et la menace de la torture font partie de la torture même. La découverte de la chambre de torture constitue en elle-même une torture.

Les instruments utilisés par l'Inquisition pour intimider et torturer ont servi des siècles plus tard pour une exposition sur la torture, qui a fait le tour de l'Europe. Son programme expliquait :

« Présentée dans de nombreuses salles historiques et prestigieuses dans toute l'Europe, à Tokyo, en Argentine et au Mexique, cette exposition a toujours éveillé l'intérêt de millions de visiteurs et de la presse, non seulement à cause de son impact visuel, mais aussi à cause de la clarté de son message contre la violation des droits de l'homme. »<sup>6</sup>

Malheureusement, ce n'est pas la seule conclusion que l'on puisse tirer de cette exposition. Parfois il arrive que des groupes d'opposition étalent les techniques des bourreaux dans le but d'exposer les coulisses sordides d'un régime pseudo-démocratique. D'autre part, montrer la torture et les victimes de la torture fait partie du processus de la torture, dans le but d'humilier, de menacer et de terroriser. Les effets d'une telle exposition dépendent de la façon dont elle est présentée et perçue.

6. <<http://www.torturamuseum.com/this.html>>

## Pilori et photographie

Le pilori est un vieux châtiment, utilisé de la Grande-Bretagne à la Chine. On y enfermait la victime dans une planche de bois, et sa tête et ses mains, parfois ses jambes aussi, dépassaient de la planche par des trous. Les victimes étaient ensuite exhibées dans les rues ou sur les places, avec éventuellement leur péché ou leur crime inscrit sur la planche.

On peut défendre la thèse selon laquelle, en Irak, le pilori a été modernisé et ses techniques ont mué en photographie. Les forces américaines utilisent des instruments plus complexes qu'une simple planche de bois. Des déclarations de prisonniers d'Abu Ghraïb nous révèlent qu'ils se souviennent des interminables photographies comme d'une forme de torture.

Ce côté agressif de la photographie a été analysé et critiqué de nombreuses fois. Mais dans le cas d'Abu Ghraïb, nous pouvons faire un pas en avant, et, en dressant la liste des mauvais traitements infligés dans les prisons d'Irak, nous pouvons ajouter « prendre des photographies » à la liste : passage à tabac, *bastinado*, enfermement en espace confiné, application de froid, maintien en positions douloureuses, viol, faim et soif, consommation forcée d'excréments, et désormais « prendre des photographies », en particulier dans des positions indésirables.

Un détenu a dit qu'on lui a ordonné de se frotter le pénis en face d'une soldate américaine. Les gardiens « riaient et prenaient des photos. Ils sont venus avec deux garçons nus et on les a menottés face à face et Grainer les frappait, et un groupe de gardiens regardaient et prenaient des photos. Et il y avait trois soldates qui riaient des prisonniers. »

Leurs déclarations décrivent en détail comment les gardiens leur ordonnaient

de se masturber, par exemple, puis prenaient des photographies, ou de se pencher comme des chiens (ou comme des homosexuels, pensaient-ils sans doute), comment on les mettait dans des positions sexuelles posées pour la photo. « Ils prenaient des photos de tout ce qu'ils me faisaient. » Une victime à genoux en face d'une autre victime, tous les deux se masturbant « comme s'ils étaient dans un film porno ». Et le pouvoir du regard était utilisé : les regarder et rire, les forcer à se regarder les uns les autres nus. Forcer un père et un fils à se regarder nus. « Ils m'ont enlevé mes vêtements pendant sept jours et ils amenaient des groupes de gens pour me regarder. » Ou l'ordre direct de poser comme des homosexuels, et puis les photographies. La majeure partie des mauvais traitements consistait à être forcé à poser pour des photos. Il est également remarquable qu'ils voulaient que les prisonniers se frottent le pénis fréquemment, comme s'ils jouaient une scène porno, mais aussi comme s'ils en regardaient une, comme s'ils en consommaient une.

Et puis, cette photographie systématique de tout finit un beau jour par la publication, partout, des images. Ces victimes n'ont pas eu de chance et ces photographies sont la vraie torture. Le but du processus n'est pas tant d'obtenir de l'information que de produire ces photos. Ces spectacles de torture créés spécifiquement pour être montrés, cette nouvelle mode, est peut-être une nouvelle forme de torture spécifiquement créée pour l'Irak, ou plus généralement pour le Moyen-Orient. Ce concept peut être transféré et transformé à une échelle globale.

Mais nous, récepteurs de ces images, comment les « consommons »-nous ? Comment peut-on consommer un spectacle de torture ?



- de manière interactive (le châtement islamique de la lapidation, le bûcher des sorcières, le lynchage) ;
- avec appétit, en applaudissant, avec curiosité, encouragements, excitation, avec l'impression d'assister à un « événement », comme en regardant la télé. Comme l'écrivit le docteur Geddes en 1682 lorsque l'Inquisition accomplit une série d'exécutions publiques, « il n'y a pas eu de plus grand spectacle à Madrid depuis des années. Les citoyens attendent cet événement comme s'ils attendaient un festival, avec impatience » ;
- avec crainte, en le prenant comme un avertissement, anxieusement ;
- contraint, comme déjà une partie de la torture, en étant forcé d'assister à la torture appliquée à des amis, des amants, des membres de sa famille, etc. ;
- avec colère, en cherchant un coupable ;
- avec un panier de supermarché, en le prenant sur une étagère ;
- vite, en silence ;
- avec indignation, avec compassion, avec honte...

Vous pouvez ajouter ce que vous voulez à la liste.

Mais quel était le résultat de ces photographies et de leur consommation ? Ont-elles eu un effet quelconque sur les consciences des gens dans différents pays ?

Bien des réactions aux photos d'Abu Ghraïb révèlent ce qui pourrait être appelé une « conscience officielle » : une conscience qui ne prend pas ses propres décisions mais qui suit les définitions et la direction de l'Etat, jusqu'à ce qu'elle en perde toutes les caractéristiques éthiques nécessaires à une conscience, tout en continuant à utiliser le langage des droits de l'homme. Ce qui conduisit à « une conscience officielle d'opposition », selon laquelle la torture à Abu Ghraïb devrait être considérée comme regrettable, mais accidentelle.

## Un nouveau totalitarisme

Il existe aussi une nouvelle « conscience totalitaire » qui ne se sentit guère affectée lorsqu'un demi-million d'enfants irakiens moururent à cause de l'embargo, et qui aujourd'hui ne ressent aucun embarras devant ces images. Et elle n'existe pas que chez M. Bush...

« Le fait que cette affaire soit devenu un scandale public qui ait mis le régime US sur la défensive est un signe positif. Dans un régime réellement "totalitaire", elle aurait tout simplement été étouffée. De la même façon, le fait que les forces américaines n'aient pas trouvé d'armes de destruction massive est un signe positif : un pouvoir réellement "totalitaire" aurait fait ce que les flics font d'ordinaire : glisser des drogues pour mieux les découvrir. »

écrivit Slavoj Zizek après ces événements. Il prit ces « positions défensives » pour un signe de démocratie<sup>7</sup>.



Les autorités américaines admirent qu'elles ne pouvaient pas trouver la moindre arme de destruction massive, mais il n'y pas là matière à optimisme :

7. Slavoj Zizek : « What Rumsfeld Doesn't Know That He Knows About Abu Ghraïb », *In These Times*, 21.05.04.

pourquoi une puissance aurait-elle besoin de « glisser des drogues », s'il lui est loisible d'admettre qu'il n'y a pas de drogues, tout en infligeant quand même le châtement prescrit pour leur présence ?

Ceci n'est-il pas une preuve d'un totalitarisme plus avancé ? Peut-être ne sommes-nous pas devant un « régime vraiment totalitaire », mais c'est quand même « un autre régime totalitaire ». Nous ne pouvons pas nous permettre de penser que l'administration américaine ignore qu'un même message peut être lu de manières différentes en deux endroits différents, peut être vu comme une défense ici, et comme une attaque là.

Les forces d'occupation tuent, avec facilité, sans se sentir obligées de fournir

des explications. Elles peuvent bombarder un mariage pour ajouter encore un petit massacre à l'histoire de la région, et penser qu'il suffit de dire que « les méchants aussi se marient ». Ces nouvelles autorités créent un nouveau régime totalitaire dans lequel elles ne contrôlent pas les plus petits détails de la vie comme dans un « vrai régime totalitaire », mais dans lequel les valeurs sont temporaires et formées selon leur rôle dans le jeu des intérêts internationaux : un totalitarisme nouveau, éclectique.

**Sureyya Evren**

*Traduit par Jean-Manuel Traimond.*